

**LE TOURISME DANS L'OUEST DE LA FRANCE
D'APRÈS LES GUIDES DE VOYAGE
DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU 19^e SIÈCLE**

Article extrait de la revue *Recherches contemporaines*, n° 6, 2000-2001

François GUILLET

Un colloque récent a consacré l'importance des guides en tant que genre éditorial et souligné leur rôle dans la construction des identités territoriales¹. Le travail précurseur de Roland Barthes sur le Guide bleu² a cependant connu une postérité immédiate plus importante chez les sociologues³ que chez les historiens. C'est d'abord comme symptôme de la modernité que le genre des guides a été étudié : il participe, dans la seconde moitié du 19^e siècle, de la saisie nouvelle de l'espace français que permet le développement du réseau de chemin de fer et prend place, dans l'histoire de l'édition, parmi les premières séries éditoriales grâce au développement de collections, telle la collection des guides Joanne, couvrant peu à peu l'ensemble du territoire français⁴. Le développement considérable des études sur l'histoire du tourisme⁵ a cependant conduit à une exploration plus complète de cette humble production éditoriale, en même temps que celle du genre plus noble des récits de voyage⁶. L'étude du tourisme

1. Evelyne Cohen, Natacha Coquery et Jérôme Penez dir., *Les guides imprimés du XVI^e au XXI^e siècle. Villes, paysages, voyages. Actes du colloque des 3, 4, et 5 décembre 1998*, Paris, Belin, 2000.

2. Roland Barthes, "Le Guide bleu" in *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 113-117.

3. Jules Gritti, "Les contenus culturels du Guide bleu : monuments et sites à voir", in *Communications*, n° 10, 1967, p. 51-64 ; plus récemment, Rachid Amirou, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris, PUF, 1995.

4. Telle est pour la plus grande part la perspective adoptée par Daniel Nordman, "Les Guides-Joanne", in Pierre Nora dir., *Les lieux de mémoire*, t. II, *La nation*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 529-568.

5. Ce dont témoignent les ouvrages de Marc Boyer, *L'invention du tourisme*, Paris, Gallimard, 1996, et d'Alain Corbin dir., *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.

6. La bibliographie est considérable dans ce domaine. Le récit de voyage est étudié dans le collectif *Les récits de voyage*, Paris, Nizet, 1986. Plus récemment, Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoire*

s'est enrichie des travaux menés dans la perspective ouverte par Georges Vigarello¹, héritier de Norbert Elias, sur l'histoire des pratiques sportives et de la cénesthésie², mais aussi sur un thème dont l'importance historiographique n'a cessé de croître : celui du paysage³. Ayant permis de renouveler l'histoire des voyages, dont les modalités relèvent à la fois de l'histoire culturelle et de l'histoire des techniques⁴, l'histoire du tourisme est devenue celle de la création des lieux et des espaces touristiques – stations thermales⁵ et balnéaires⁶, montagne⁷ et mer⁸ –, et a rejoint l'étude de la construction des images régionales, qui permet d'offrir une autre lecture de l'histoire de la France⁹. Modèles offerts au touriste, les guides se sont révélés comme le principal lieu de description des comportements et de la curiosité touristiques, mais aussi comme un mode de production privilégié des stéréotypes¹⁰. La présente contribution s'attache à des guides locaux restés jusqu'à présent dans l'ombre. Elle vise à retracer, outre les curiosités qu'ils donnent à voir ou les activités qu'ils recommandent, la vision des auteurs sur les régions décrites et les clichés qu'elle véhicule. Elle participe ainsi de l'étude de la formation des lieux communs d'une culture touristique appelée à devenir une culture de masse.

de touristes, Paris, Payot, 1993, et Jean Chesneaux, *L'art du voyage*, Paris, Bayard Éditions, 1999. De nombreuses rééditions de récits de voyage, chez Maspero puis La Découverte notamment, ont accompagné ces travaux. Parmi eux, ceux d'Horace Bénédict de Saussure, réunis sous le titre *Premières ascensions au Mont Blanc*, Paris, Maspero, 1979, et le célèbre récit de Stendhal *Mémoires d'un touriste*, Paris, Maspero, 1981. S'y ajoute l'anthologie de Jean-Marie Goulemot, Paul Lidsky et Didier Masseur, *Le voyage en France*, Paris, Robert Laffont, 1995.

1. Georges Vigarello, *Le corps redressé: histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, J.-P. Delarge, 1978.
2. Telle est la perspective adoptée par André Rauch, *Vacances et pratiques corporelles*, Paris, PUF, 1988. André Rauch a également publié dans la collection "La vie quotidienne", *Vacances en France de 1830 à nos jours*, Paris, Hachette, 1996.
3. Sur ce point, la synthèse d'Alain Roger, "Le paysage occidental : rétrospective et perspective", in *Le Débat*, n° 65, mai-août 1991. Également, la postface de Michel Conan accompagnant la réédition de deux textes majeurs : celui de William Gilpin, *Trois essais sur le beau pittoresque*, Paris, Éditions du Moniteur, 1982, et celui de René-Louis de Girardin, *De la composition des paysages*, Paris, Éditions du champ urbain, 1979.
4. Tel est précisément l'objet du livre récent de Catherine Bertho, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999.
5. Dominique Jarrassé, *Les thermes romantiques: bains et villégiatures de 1800 à 1850*, Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, 1992.
6. Jean-Didier Urbain, *Sur la plage, mœurs et coutumes balnéaires*, Paris, Payot, 1994.
7. Philippe Joutard, *L'invention du Mont-Blanc*, Paris, Gallimard, 1986.
8. Avec en particulier le grand livre d'Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'occident et le désir de rivage*, Paris, Aubier, 1988.
9. Le premier travail mené dans cette perspective est celui de Catherine Bertho sur la Bretagne, "L'invention de la Bretagne, genèse sociale d'un stéréotype", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980, p. 45-62. S'y ajoutent d'autres travaux parmi lesquels la thèse de Serge Briffaud, *Visions et représentations du paysage montagnard (Pyrénées centrales-milieu du XVIIIe / milieu du 19e siècle)*, thèse de doctorat, Université de Toulouse-Le Mirail, 1991, ainsi que notre propre thèse François Guillet, *Naissance de la Normandie. Genèse et épanouissement d'une image régionale en France, 1750-1850*, Caen, Annales de Normandie, 2000, 586 p.
10. À ce propos, le travail précurseur de Jean-Claude Chamboredon et A. Méjean, "Style de voyage, mode de perception du paysage, stéréotypes régionaux dans les récits de voyage et les guides touristiques : l'exemple de la Provence (fin du 18e -début 19e siècle). Essai de sociologie touristique", in *Territoire*, n° 2, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1985.

Le territoire concerné correspond aux régions situées entre Bordeaux au sud et Boulogne au nord et comprend plusieurs vieilles provinces à la personnalité fortement affirmée, Normandie et Bretagne en particulier. Il recouvre une France appartenant à cette ceinture océanique qui forme, selon Michelet, l'un des deux longs "systèmes organiques" du pays¹ et dont André Siegfried a tenté, au début du siècle, de mettre en évidence les particularités². Cette France s'oppose, par son histoire ancrée dans la tradition nationale et par ses paysages, à la France méditerranéenne, marquée à tout jamais par l'empreinte gréco-romaine³. Elle est celle des rivages atlantiques, baignés par un océan houleux que Bernardin de Saint-Pierre, le premier, a associé au sentiment de la liberté⁴ et qui fait contraste avec une Méditerranée apparaissant aux yeux d'un Barbey d'Aurevilly "aussi immobile que du plomb fondu" et semblable à une mer d'olive⁵. C'est la présence de cet océan qui donne leur unité à des régions si diverses.

L'exploration de ce territoire est conduite entre la fin du 18^e siècle⁶ et la seconde moitié du 19^e siècle, avant que l'extension du réseau de chemin de fer n'en modifie les conditions. Sa connaissance résulte d'un travail convergent des notables et des érudits locaux et des élites parisiennes, auxquels se joignent souvent antiquaires et voyageurs britanniques ; ces observateurs publient une foule de récits, d'études historiques ou statistiques ou de recueils de vues sur ces régions⁷. En ce sens, le développement du tourisme n'est qu'une des modalités d'un phénomène d'appropriation – et d'acculturation – de la nation par elle-même, et les guides touristiques ne constituent qu'une des facettes de la proluxe littérature visant, durant la première moitié du 19^e siècle, à inventorier le territoire national et ses habitants.

1. Jules Michelet, *Tableau de la France*, in *Histoire de France*, édit. Robert Laffont, Paris, 1981, t. I, p. 224.

2. André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'ouest sous la troisième République*, Paris, 1913. Réédition Paris, Slatkine, 1980.

3. Selon la problématique développée par Krzysztof Pomian, "Les deux pôles de la curiosité antique", in A.-F. Laurens et K. Pomian dir., *L'anticomanie. La collection d'antiquités aux 18^e et 19^e siècles*. Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1992, p. 59-62.

4. Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies de la Nature*, in *Ceuvres complètes*, t. VIII, Paris, 1830, p. 90.

5. Jules Barbey d'Aurevilly, *Quatrième Memorandum*, in *Ceuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, 1966, p. 1082.

6. Les débuts du mouvement sont difficiles à fixer, entre les travaux menés dans les académies de province, où l'intérêt pour l'histoire et la géographie provinciales apparaît dans les années 1750, l'émergence nouvelle d'un sentiment de la nature que Daniel Mornet fait éclore avec la publication de *La Nouvelle Héloïse*, en 1760, ou encore la vogue éditoriale des récits de voyage, qui débute en France dans les années 1780, au moment de la publication du premier grand recueil de gravures pittoresques consacré à la France, le *Voyage pittoresque de la France* de Laborde, Bégouillet et Guéttard, qui paraît entre 1781 et l'an VI, en sept volumes.

7. Jean Adhémar, *Les lithographies en France à l'époque romantique*, Paris, Armand Colin, 1937, et surtout Ségolène Le Men, *L'illustration en France au 19^e siècle*, thèse d'État, Université de Paris VII, 1994.

Une littérature régionale

Héritiers d'une tradition qui remonte au 16^e siècle et où figurent, pêle-mêle, la littérature de voyage, les histoires urbaines, les guides monumentaux de la seconde moitié du 18^e siècle¹, la statistique révolutionnaire² ou le voyage pittoresque, les guides forment une littérature spécifique, qui répond à l'essor de pratiques touristiques apparues à la fin de l'Empire et sous la Restauration. Ceux examinés ici ont été publiés entre 1815 et 1850. Ils se présentent sous la forme de recueils de petit format, n'excédant pas trois cent pages, et sont souvent ornés, en début de volume, d'une gravure montrant un paysage ou une vue de la ville décrite, ainsi que d'un plan de la province, du département ou de la ville concernés. Ils offrent une assez grande variété. Variété par le titre qu'ils se donnent : "guide", mais aussi "conducteur", "itinéraire", "notice", "promenade", "album" ou "indicateur". Variété par leur contenu : les plus nombreux sont les ouvrages consacrés à la description d'une ville provinciale, devenue parfois, comme Dieppe, une station balnéaire ; puis viennent les itinéraires décrivant les curiosités situées au long d'une route ou du trajet suivi par les bateaux à vapeur naviguant sur la Seine, la Loire ou reliant deux ports maritimes ; enfin, beaucoup moins nombreux, les guides consacrés à l'ensemble d'une province ou d'un département et les brochures à caractère publicitaire destinées à vanter les mérites d'une station balnéaire.

Bien qu'ils ne se différencient guère, par leur format et leur contenu, des séries publiées à la même époque à Paris³, ils ont été écrits par des auteurs régionaux et publiés - à une exception près - dans les villes ou les régions qu'ils décrivent, par des imprimeurs-éditeurs locaux. Il s'agit donc d'une littérature spécifiquement régionale, qui se destine à l'"étranger" à la ville ou à la région: une littérature visant pour une grande part à répondre à des flux croissants en direction du littoral, qui représentent une opportunité pour les éditeurs locaux et dont les guides contribuent, de façon embryonnaire, à dessiner la géographie⁴.

1. Comme le recueil de Luc-Vincent Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris ou Description raisonnée de cette ville, de sa banlieue et de tout ce qu'elle contiennent de remarquable*, Paris, 1787, 2 vol.

2. Étudiée par Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1989.

3. Dont une des plus célèbres est écrite par Vaysse de Villiers, qui publie *l'Itinéraire descriptif de la France*, Paris, J. Renouard, 1825-1835, 5 vol.

4. Alors que certains zones ne sont représentées par aucune publication (certains départements bretons - Cotes-du-Nord, Ile-et-Vilaine et Morbihan -, ainsi que les départements situés au sud de la Bretagne - Deux-Sèvres et Charente), la Seine-Inférieure, département le plus proche de la capitale et le plus tôt exploré, se taille la part du lion, particulièrement sous la Restauration : dix guides sur trente-trois au total lui sont consacrés. Il faut attendre les années 1830 pour que la Loire-Inférieure, avec sept guides, prenne la seconde place. Les guides témoignent aussi de l'attraction exercée par les villes provinciales : la capitale normande constitue la première destination, tandis que les deux ports haut-normands de Dieppe et du Havre, buts traditionnels d'excursion des Parisiens désireux d'admirer la mer, se situent au même rang que les grands ports atlantiques de Nantes et Bordeaux.

Pour rédiger ces ouvrages, les éditeurs font appel à une intelligentsia provinciale organisée dans les sociétés savantes locales¹, où les professeurs², les journalistes³ et les érudits⁴ côtoient les médecins vantant dans des brochures ou des albums les mérites des établissements de bains de mer dont ils assurent la direction⁵. Si la rédaction et la publication de ces guides obéissent à des préoccupations avant tout commerciales, elles représentent aussi pour les auteurs et les éditeurs un acte de patriotisme régional; en ce sens, les guides sont l'émanation d'une culture provinciale ancienne élaborée dans les cercles érudits. Ainsi apparaît, parmi les auteurs, C. Lecarpentier, professeur à l'école de dessin et peinture de Rouen, membre de la vieille académie provinciale et de la Société d'émulation de la ville, à la naissance de laquelle, en 1792, il a participé, et qui fut chargé pendant la Révolution de la conservation des œuvres d'art confisquées dans le département de la Seine-Inférieure⁶. Plus significative encore, la présence du Caennais Arcisse de Caumont, principal vulgarisateur de l'archéologie médiévale en France et véritable héraut de la province face à la domination culturelle parisienne⁷. Son but, en rédigeant des guides destinés aux baigneurs, est de leur faire découvrir les richesses naturelles et monumentales de sa région, la basse Normandie, et de leur faire partager ses goûts et ses recherches d'érudit. Les guides représentent à ses yeux une entreprise

Trois aires de fréquentation balnéaire apparaissent. Si les stations de haute Normandie, fréquentées dès les années 1820 par l'aristocratie parisienne, sont, avec Boulogne, les plus précocement décrites, celles implantées dans le sud de la Bretagne, en Vendée et sur littoral du Calvados, qui répondent aux besoins d'une clientèle souvent locale, socialement plus diversifiée, ne suscitent pas de publications avant les années 1840, voire le début des années 1850.

1. Pour autant que le nom et la qualité de l'auteur soient indiqués. Sur les sociétés savantes, voir Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1995.

2. C'est le cas de M. Chauvet, auteur du *Guide des baigneurs à Dieppe et dans les environs*, Dieppe, Corsange, 1838, professeur au collège de la ville, ou de J. Brunet, professeur de langues et de littérature, auteur du *Nouveau guide dans Boulogne-sur-mer*, Boulogne, Watel, 1836.

3. A. de Berruyer, auteur du *Guide du voyageur à Cherbourg*, Cherbourg, 1833, est rédacteur en chef du *Journal de Cherbourg et du département de la Manche*.

4. Comme par exemple Jules Morlent, ancien employé de l'administration des douanes, ancien libraire et imprimeur au Havre et conservateur de la bibliothèque de la ville, auteur de nombreux ouvrages descriptifs sur le grand port normand.

5. Auguste Guilmin, auteur de *Pornic et ses bains...*, *op. cit.*, se présente ainsi: "Ancien chirurgien des armées et des hôpitaux militaires, médecin des douanes et de l'établissement des bains de mer de Pornic, membre de la Société royale académique de Nantes". C'est également le cas du docteur Louis-Eugène Robert, auteur d'une *Notice pittoresque et physique sur Saint-Valéry-en Caux*, publiée par le *Journal de Fécamp* en 1843, Fécamp, Imprimerie de Genets-Lemaître, 1843.

6. À propos de l'action de ce personnage, de nombreux renseignements figurent dans la contribution d'Edouard Pommier, "Naissance des musées de province", in Pierre Nora dir., *Les Lieux de mémoire*, t. II, *La Nation*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1986, p. 451-495.

7. Sur Arcisse de Caumont, outre Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition...*, *op. cit.*, Françoise Bercé, "Arcisse de Caumont et les sociétés savantes", in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. II, *La Nation*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1986, p. 533-567. Parmi les nombreux ouvrages de type touristique rédigés par Caumont, nous avons consulté la *Statistique routière de Normandie*, Caen, Hardel, 1842; les *Promenades archéologiques dans les communes du littoral de l'arrondissement de Caen et de quelques localités voisines, notes destinées aux baigneurs de Luc*, Luc, Francis, 1846, ainsi que le *Guide du baigneur aux environs de Trouville*, Caen, Hardel, 1850.

d'éducation au même titre que les divers congrès organisés par les sociétés savantes qu'il a contribué à fonder.

Compte tenu de l'imprécision de ces catégories et des usages multiples qu'un imprimé est susceptible de connaître, émettre l'hypothèse que le lectorat des guides est formé par les classes aisées de la population, celles qui, par leur fortune et leur culture, sont à même de participer à l'avènement des loisirs, n'apporte guère de précisions¹; Seules certitudes, l'inconfort et le coût élevé des transports avant l'arrivée du chemin de fer, et le haut niveau de fortune nécessaire, pendant la première moitié du 19^e siècle, pour passer une saison aux bains de mer². L'origine de l'"étranger" auquel s'adressent les auteurs est presque toujours la capitale³, mais tout laisse à penser que ces publications touchent aussi les provinciaux désireux de mieux connaître leur petite patrie ou les localités voisines : notables, grands et petits, artistes, professionnels ou amateurs, ou érudits⁴. Local ou parisien, le destinataire relève de plusieurs catégories sémantiques où, à côté du "baigneur", figurent "le commerçant [...] que les affaires d'intérêt appellent au-dehors, mais qui a le bon goût de vouloir tirer quelques autres fruits de son voyage"⁵, et dont Stendhal, dans ses *Mémoires d'un Touriste*, a pris l'identité, ainsi que des interlocuteurs aux contours plus flous, dont la mention trahit les affinités de cette littérature touristique avec des publications plus savantes : "le peintre-voyageur", "l'artiste nomade", auquel on signale les sites sur lesquels il pourra exercer son pinceau, et "le voyageur archéologue", désireux d'étudier les vestiges du temps passé. Dans les années 1840, les guides tendent à fondre ces diverses dénominations en une seule, que Stendhal a contribué à populariser et qui devient alors générique : celle des touristes⁶.

1. Sur les usages de l'imprimé et la lecture au 19^e siècle, voir les travaux de Martyn Lyons, en particulier *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du 19^e siècle*, Paris, 1987.

2. Dans sa thèse sur la noblesse de Franche-Comté, Claude-Isabelle Brelot donne l'exemple du Bisontin Léonce Terrier de Santans, qui dépense en 1852 trois mille francs, soit un quart de son revenu annuel, dans une saison aux bains de mer de Trouville, agrémentée d'excursions à Caen et au Havre, en compagnie de ses quatre filles et de leur gouvernante. Claude-Isabelle Brelot, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Paris, Les Belles-Lettres, 1992, t. II, p. 696-698.

3. La référence à Paris est présente dans tous les ouvrages consacrés à la Picardie, à la Normandie et à la Bretagne, ainsi que ceux consacrés à Bordeaux.

4. À propos des bourgeois de Rouen, le livre de Jean-Pierre Chaline, *Les bourgeois de Rouen. Une élite urbaine au 19^e siècle*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1982, p. 232-247), offre de nombreux et précieux développements. Parmi ces notables provinciaux, mais aussi les membres de la petite bourgeoisie, nombreux sont ceux qui possèdent une résidence à la campagne, où ils effectuent de nombreux séjours et passent une partie de l'été, comme Jean-Baptiste Curmer, dont Jean-Pierre Chaline a édité le journal, *Deux bourgeois en leur temps. Documents sur la société rouennaise au 19^e siècle*, Rouen, Société de l'histoire de Normandie, 1977. À noter cependant que les bourgeois de Rouen attendent la seconde moitié du 19^e siècle pour se faire construire des maisons sur le littoral cauchois.

5. *Le Guide ou conducteur de l'étranger à Bordeaux*, Bordeaux, Fillastre et Neveu, 1825, p. 3.

6. La mention apparaît dans le guide rédigé par le libraire Édouard Frère, *Guide du voyageur en Normandie*, Rouen, Édouard Frère, 1844, p. 290.

Les indices concernant la diffusion de ces guides sont fort rares, mais il semble que celle-ci soit proche de celle que connaissent les publications des sociétés savantes¹ : faibles tirages² et dépôts chez les libraires de la région et de Paris. Plus rares encore sont les indices concernant leur utilisation. Seule mention que nous ayons trouvée, l'utilisation par l'auteur, anonyme, d'un journal de voyage publié en 1819³, du guide sur Rouen rédigé par Lecarpentier et paru en 1816⁴.

Les modalités de la visite

Les guides apportent une foule d'informations à leurs lecteurs, qui forment autant d'indices sur la curiosité et les comportements touristiques de cette époque, mais présentent un contenu fort divers. Aux besoins du baigneur, soucieux des plaisirs mondains offerts par la station et sensible à la qualité de l'air et de la plage⁵ s'opposent ceux du commerçant qui, explique *Le Guide ou Conducteur de l'étranger à Bordeaux*, "a besoin d'un guide qui l'éclaire sur les mœurs, les usages, la caractère, les habitudes journalières, le goût dominant, la physionomie morale des habitants"⁶. Guides chargés de faciliter la tâche des voyageurs, les ouvrages publiés durant cette période constituent aussi des recueils se proposant d'offrir à l'étranger une vue complète du lieu, de ses institutions ou de son commerce tout autant que de ses monuments et de ses paysages.

Les ouvrages consacrés à une localité comprennent généralement en introduction une "Notice historique et statistique" où sont condensées les informations générales concernant la ville, puis proposent au visiteur un itinéraire ou des "journées" qui lui permettent de faire le tour des curiosités, avant de se consacrer aux excursions à faire dans les environs. Ceux qui se

1. Les acheteurs des publications savantes provinciales sont en majorité des membres des cercles qui les ont éditées. Ajoutons que ces publications sont souvent financées par les membres les plus fortunés : Arcisse de Caumont utilise ainsi sa fortune, acquise grâce à un très avantageux mariage, à financer l'édition des *mémoires* ou *bulletins* des nombreuses sociétés qu'il a fondées, ainsi que de ses propres travaux. Bernard Huchet, *Arcisse de Caumont*, thèse de l'École des chartes, 1980, ainsi que Bernard Humbaire, *Une académie savante au 19^e siècle: la Société d'archéologie d'Avranches (1835-1890)*, thèse de troisième cycle, Université de Paris-I, 1986.

2. Pour autant qu'on puisse les connaître à travers la série F 18 des Archives nationales, comprenant les déclarations des imprimeurs de Paris et les registres de dépôt légal, les tirages ne dépassent pas les cent exemplaires.

3. *Le premier voyage d'un Parisien, ou promenade d'un écolier à Beauvais, Dieppe, Le Havre, Rouen, Paris*, 1819, p. 228.

4. C. Lecarpentier, *Itinéraire de Rouen*, Rouen, F. Baudry, 1816.

5. La *Notice sur la ville des Sables d'Olonne*, La Rochelle, 1846, p. 35, explique par exemple : "Aussi chaque année on voit augmenter le nombre de ceux qui, fuyant l'épaisse atmosphère des villes, viennent trouver aux Sables une mer magnifique, un air pur et sans cesse renouvelé par les brises océaniques saturées d'iode, de phosphore, de brome."

6. *Le Guide ou Conducteur de l'étranger à Bordeaux*, *op. cit.*, avant-propos, p. I.

penchent sur une province ou un département quadrillent le territoire en décrivant les routes qui le traversent ou en examinant les uns après les autres les districts qui le composent. Les itinéraires fluviaux, maritimes ou routiers dépeignent le chemin suivi. D'une manière générale, les guides, par la forme que prennent beaucoup d'entre eux, accordent une place privilégiée à la ville, point fort et lieu d'étape, par rapport à des campagnes qui ne réclament souvent que des arrêts brefs, devant un monument ou un point de vue, ou des explications générales. Modelé par un rythme de voyage très lent, où l'utilisation de plusieurs moyens de transport est parfois proposée¹, le modèle d'exploration touristique qu'ils proposent n'est cependant plus celui des voyageurs du début du 18^e siècle, confinés dans leurs voitures entre deux étapes². Variant suivant l'échelle utilisée par les différents types de publications, la curiosité touristique qu'ils expriment délimite dans les campagnes un espace discontinu: elliptique lorsque l'échelle est petite, l'exploration devient beaucoup plus précise lorsque l'échelle grandit et qu'on examine les environs de la ville. Souvent constitués par les vallées des rivières ou des fleuves, visités à pied ou en voiture, par la voie terrestre, en suivant les rives, ou en bateau – bateau à voile, bateau à vapeur ou canot³ –, ces environs sont le lieu privilégié de la contemplation des paysages. C'est dans le cadre de l'exploration des environs qu'est décrit un espace où se mêlent la terre et la mer et dont les guides consacrent l'importance : le littoral.

À la fois dictionnaires et guides de voyages, animés d'une visée véritablement encyclopédique, ces ouvrages se muent au cours de la période en guides pratiques, destinés à donner des instructions utiles. En 1828 paraît chez l'éditeur caennais Mancel l'*Itinéraire descriptif, historique et monumental des cinq départements de la Normandie*, que signe l'érudit et publiciste libéral Louis du Bois⁴. Proche encore des descriptions et des dictionnaires publiés au 18^e siècle⁵, l'ouvrage se présente comme un répertoire statistique⁶. En 1844 paraît à Rouen

1. La *Promenade de Nantes à la mer, Guide à Paimbœuf, Pornic, Saint-Nazaire, Guérande, le bourg de Batz, Le Croisic et leurs environs*, Nantes, Forest, 1842, offre l'exemple d'un parcours où, partant de Nantes, le promeneur emprunte un bateau à vapeur jusqu'à Paimbœuf, où il loue des chevaux et pousse jusqu'au Croisic et à Guérande.

2. J.- M. Goulemot, Paul Lidsky et Didier Masseur, *op. cit.*, introduction.

3. Presque tous les guides consacrés à des villes offrent de telles excursions. Ainsi par exemple *Le conducteur de l'étranger à Nantes*, Nantes, Sebire, 1840, propose-t-il (p. 105) de prendre le bateau à vapeur sur la Loire jusqu'à Ancenis, puis de revenir par le même moyen, ou bien de s'arrêter à l'un des lieux curieux de la rive avant Ancenis, comme les rochers des Mauves, la tour d'Oudon, du 13^e siècle, Champtoceaux et les ruines de son château, et de faire une promenade d'exploration des bords du fleuve jusqu'à l'arrivée du bateau de Nantes.

4. Louis du Bois, *Itinéraire descriptif, historique et monumental des cinq départements de la Normandie*, Caen, Mancel, 1828.

5. Jean Piganiol de la Force, *Nouvelle description de la France*, Paris, T. Le Gras, 1724, 5 vol., et *Nouveau voyage de France*, Paris, T. Le Gras, 1724. Plusieurs rééditions au cours du 18^e siècle. Dans un autre registre, le dictionnaire de l'abbé Jean-Joseph Expilly, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Amsterdam, 1762-1770, 6 vol.

6. Il est composé de trois parties. La première retrace l'histoire de la province, puis offre une géographie historique, ecclésiastique, administrative des cinq départements normands, accompagnée d'un compte rendu de leur population. La seconde est un itinéraire des routes

le *Guide du voyageur en Normandie*, dont l'auteur, Édouard Frère, est aussi l'éditeur. Abandonnant la forme du dictionnaire choisie par Du Bois, Frère organise une exploration systématique de la province en examinant les unes après les autres les routes qui la traversent, au long desquelles agglomérations et curiosités diverses sont répertoriées et décrites. Privilégiant les vestiges historiques et les curiosités naturelles, le *Guide du voyageur en Normandie* se contente de présenter quelques notations de type statistique sur les villes provinciales les plus importantes avant d'entreprendre leur description.

Mieux balisé, l'espace touristique est aussi plus accessible : le chemin de fer, de ce point de vue, modifie profondément les conditions du voyage. Reliant Paris à Rouen en deux heures dès 1843, atteignant Le Havre en 1847, Dieppe en 1848, Bordeaux en 1856, Trouville-Deauville en 1863, le chemin de fer offre un moyen bien plus sûr et bien plus confortable de gagner le littoral. La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, organisant dès 1848 les premiers "trains de plaisir" vers Dieppe, comprend le parti qu'elle peut tirer de la vogue dont bénéficie le tourisme balnéaire¹; les commerçants et les responsables d'établissements de bains de mer ne sont pas en reste². Mettant l'exotisme à la portée du grand nombre, y compris les moins aventureux, la voie ferrée entraîne l'apparition d'une nouvelle génération d'ouvrages descriptifs couvrant l'ensemble du territoire national, dont le premier exemple français est celui des ouvrages édités à partir de 1845 par Napoléon Chaix³ et dont la série la plus célèbre sera celle des Guides-Joanne. Le chemin de fer suscite aussi une modification du contenu et de l'organisation des guides existants. Successeur du bateau à vapeur, il offre comme lui un parcours linéaire où défilent devant l'œil du spectateur des scènes et des paysages que les guides se chargent d'explicitier et de hiérarchiser en fonction de leur intérêt touristique. Plus rapide, le nouveau moyen de transport entraîne un déroulement en accéléré où une suite de tableaux hâtivement brossés s'enchaînent les uns aux autres, offrant un bref résumé des lieux.

parcourant la province. La troisième est un dictionnaire des villes, dont la situation géographique, les faits historiques marquants, les activités commerciales ou industrielles, l'importance de la population sont exposés.

1. Gabriel Désert, *La vie quotidienne sur les plages normandes du Second Empire aux années folles*, Paris, Hachette, 1983, p. 60 et suiv., ainsi que François Caron, *Histoire des chemins de fer en France*, Paris, Fayard, 1997, p. 603.

2. Le docteur Louis-Eugène Robert écrit dans l'avant-propos de la brochure qu'il consacre à Saint-Valéry-en-Caux: "Petits maîtres et petites maîtresses de Paris, que la longueur et les difficultés du voyage effrayent ordinairement ; vous qui n'aimez pas traverser les mers, ni marcher à côté des précipices, pour aller voir des monuments remarquables, des mœurs et des usages différents des vôtres, pour aller admirer les choses les plus curieuses et les scènes les plus imposantes de la nature, prenez tout simplement le chemin de fer de Rouen et les voitures publiques qui mènent de cette ville jusqu'aux ports de mer voisins ; le soir même de votre départ de la capitale, vous vous trouverez comme par enchantement, sans ennui ni fatigue, sans que votre toilette ait souffert sensiblement, rendus au but désiré." Louis-Eugène Robert, *Notice pittoresque et physique sur Saint-Valéry-en Caux*, op. cit., avant-propos, p. 1.

3. Goulven Guilcher, "Les guides de chemin de fer: pratiques anglaises et françaises", in François Moureau dir., *Écritures du chemin de fer*, actes de la 8e journée scientifique de l'AHICF, Paris, 1996, Paris, Klincksieck, 1997, p. 23-26.

Contribuant à simplifier le contenu de la littérature de voyage, le chemin de fer pousse à l'abandon des préoccupations savantes, de nature surtout historique et statistique, qui sous-tendaient les premiers guides.

S'appuyant sur des recherches menées dans les sociétés savantes fréquentées par les auteurs, cette littérature charrie de multiples objets de curiosités qui relèvent de modes d'appréciation divers, mais qui peuvent être regroupés autour de plusieurs visées souvent formulées de manière explicite dans le sous-titre de certains d'entre eux. Le *Guide du voyageur en Normandie*, d'Édouard Frère, s'intitule aussi *description historique, pittoresque, monumentale et statistique des principales routes qui traversent cette province*. Le *Guide du voyageur à l'abbaye, dans la ville et sur le territoire de Fécamp* porte en sous-titre la mention: *précis d'histoire, de géographie et de statistique générale sur cette ville*¹.

"Statistique", "historique", "pittoresque", telles sont en effet les trois visées qui organisent le contenu des guides.

La visée statistique

La statistique ressortit à la géographie, à l'économie, à la démographie, à l'anthropologie : toutes matières qui procèdent directement des enquêtes menées sous le Directoire et le Consulat et qui alimentent les statistiques locales, dont sont friands les notables locaux² et qui sont dénoncées comme un avatar de la collection par l'économiste Jean-Baptiste Say³. Elle apparaît souvent, on l'a dit, sous la forme d'une "notice" placée en début de volume, qui comporte de nombreuses informations, sous une forme chiffrée, consacrées au cadre naturel – latitude et longitude, topographie, hydrologie, géologie, météorologie –, à la population, au commerce ou à l'agriculture, accompagnées de remarques générales concernant le caractère des habitants où les Saintais, par exemple, apparaissent "modestes, peu hableurs, prudents, circonspects, dépourvus d'ambition, apathiques"⁴.

Conformément au schéma d'analyse à l'œuvre dans le néo-hippocratisme, l'étude du cadre naturel précède celle des populations des campagnes ou des

1. B. Germain, *Guide du voyageur à l'abbaye, dans la ville et sur le territoire de Fécamp*, Fécamp, Chez tous les libraires, 1836.

2. Ces rubriques se retrouvent par exemple dans la vaste "Statistique générale de la Normandie" entreprise par les notables membres de l'Association normande, fondée en 1832 à Caen. Le plan présenté dans le premier numéro de l'*Annuaire normand*, la revue de l'association, vise à dresser un tableau exhaustif de la province. Sur ce sujet, voir Gérard Pinson, "L'Association normande au 19^e siècle, réussite et déclin d'un modèle de société savante", *Mélanges offerts à Gabriel Désert*, Cahiers des Annales de Normandie, n° 24, Caen, Musée de Normandie, 1992, p. 43-63.

3. Jean-Baptiste Say, "De l'objet et de l'utilité des statistiques", in *Revue encyclopédique*, 1827. Cité par Michelle Perrot, "Premières mesures des faits sociaux : les débuts de la statistique criminelle en France (1780-1830)", in *Pour une histoire de la statistique*, Paris, INSEE, 1977, t. I, p. 125-137.

4. *Guide à Saintes et dans les environs*, Saintes, G. Maréchal, 1841, p. 20.

rivages, examinées au physique comme au moral. Gilbert-Villeneuve s'efforce ainsi de caractériser des types locaux parmi la population bretonne : "Le paysan d'Ille-et-Vilaine, celui même des environs de Saint-Brieuc, ressemble moins au Bas-Breton qu'un Russe à un habitant des bords de la Loire ; ce n'est plus la même physionomie, la même race d'homme, le même langage ; le sol semble lui-même prendre part à cette anomalie"¹. La radicale altérité des hommes de mer suscite surtout les commentaires. Célèbres à cet égard, depuis la *Vue du port de Dieppe* peinte par Joseph Vernet en 1765 et les remarques que leur consacre le médecin rouennais Lepecq de la Cloture dans sa grande topographie médicale sur la Normandie², les pêcheurs habitant le faubourg du Pollet à Dieppe, dont l'étude des coutumes et du mode de vie constituent une des activités proposées au touriste par les guides³. Mais beaucoup d'autres populations suscitent ainsi un intérêt où à la curiosité ethnographique se mêle l'attrait du pittoresque : pêcheurs boulonnais, valériquais, pornicais ou sablais, Plougastel du Finistère, paludiers de Batz et de Guérande.

Partout on souligne – argument décisif pour faire venir l'estivant – la vigueur et la santé dont bénéficient, grâce à leur contact permanent avec l'élément marin⁴, ces populations ; partout on juge la beauté des femmes dont la jupe relevée permet d'entrevoir les jambes nues au-dessous du genou, provoquant un "doux émoi" chez le visiteur⁵. Vigueur physique et droiture morale vont de pair : à Boulogne, les marins sont "doués d'un caractère plein de franchise et de naïveté ; ils cachent "sous une enveloppe grossière un cœur sensible et bon, une âme forte et énergique"; ils sont "sobres et laborieux"⁶. C'est à la mer également que les pêcheurs doivent une religiosité qui confine à la superstition et s'exprime dans d'extravagantes dévotions : ainsi, durant l'été, les pêcheurs de Boulogne, "époux, épouses, amants et maîtresses" mêlés, se rendent-ils en foule, vers trois ou quatre heures du matin, à Jésus flagellé ou Saint-Adrien afin d'offrir au ciel des prières ardentes⁷. Puis on décrit les occupations de ces populations, en particulier celles des femmes, plus visibles, comme la cueillette des coquillages sur l'estran ou le raccommodage des filets, et on expose leur mode de vie, en puisant souvent dans les travaux qu'ont publié sous le Consulat ou l'Empire, en marge des travaux statistiques officiels,

1. Gilbert-Villeneuve, *Itinéraire descriptif du Finistère*, Paris, 1828, p. 12.

2. Louis Lépecq de la Cloture, *Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques*, Rouen, Imprimerie privilégiée, 1778.

3. C'est le cas du *Guide à Dieppe et aux environs*, Dieppe, Émile Delevoye, 1841, p. 66.

4. Les arguments sont ici ceux utilisés par les médecins, tel Lépecq de la Cloture, depuis le 18^e siècle.

5. Que seule la distance sociale autorise.

6. J. Brunet, *op. cit.*, p. 178.

7. *Ibid.*, p. 180-181.

médecins et administrateurs¹. À Boulogne, les femmes seules ont l'administration des biens domestiques²:

"Elles règnent en souveraines, et les marins sont humblement soumis à leurs lois. Les femmes se réservent le droit exclusif de percevoir le gain de la pêche et d'en disposer comme elles le jugent convenable."

Au-delà de ces remarques parfois fantasmatiques, l'observation statistique confine souvent à l'enquête sociale, trahissant ainsi le regard du notable soucieux d'utilité. *Le Guide ou Conducteur de l'étranger à Bordeaux* illustre cette démarche par un long exposé sur le cultivateur de la Gironde, dont la pauvreté, mais aussi le courage et l'honnêteté sont soulignés malgré des exceptions de plus en plus nombreuses résultant de la privation, pendant une trop longue période, des secours de la religion et de la propagation des "vices qui infectent les grandes cités"³. Les étrangers devront faire preuve d'indulgence⁴:

"Ils ne sauront absolument rejeter sur les paysans eux-mêmes tout l'odieux de cet esprit de jalousie qui anime ces derniers contre leurs maîtres, en observant l'état de misère et de pauvreté où ils sont réduits, comparativement à la situation prospère des campagnards dans beaucoup d'autres lieux."

Partout, on mesure et on souligne les progrès accomplis sur le plan moral comme sur le plan matériel, tant les deux domaines sont indissociables aux yeux des auteurs. C'est le cas en particulier dans les régions longtemps livrées au "préjugé de la routine" et aux "ténèbres de l'erreur"⁵, comme le Finistère ; Gilbert-Villeneuve explique à propos de la région de Plougastel, dans *l'Itinéraire* qu'il consacre à ce département, combien la proximité de Brest et de Landerneau a encouragé l'agriculteur à une culture "bien soignée" et favorisé la propagation de la "civilisation"⁶.

Cet hymne au progrès est entonné sur de multiples registres. Il s'exprime dans la description des villes, dont l'étroitesse des rues et le manque d'aération sont, de manière classique, souvent condamnés par les auteurs. "Quoique imprimées encore en certains endroits de l'esprit d'économie et du mauvais goût des temps anciens, les rues principales sont larges et bien ouvertes" écrit l'auteur du *Nouveau Guide de l'étranger dans Amiens*⁷ en présentant la ville. Dans le même esprit, de nombreuses réalisations édilitaires, construites pour la plupart dans

1. Le médecin Boismare fait ainsi paraître à Rouen en 1811 un *Mémoire sur la topographie et les constitutions médicales de la ville de Quillebœuf, et des lieux circonvoisins dont elle reçoit les influences*, suivi, en 1813, d'un *Mémoire sur la topographie et la statistique de la ville de Quillebœuf et de l'embouchure de la Seine, ayant pour objet principal la navigation et la pêche*; la description des populations de pilotes et de pêcheurs de la ville qu'il mène dans ces deux études servira de source à beaucoup d'auteurs de guides sur cette région.

2. J. Brunet, *op. cit.*, p. 179.

3. *Le Guide ou Conducteur de l'étranger à Bordeaux, op. cit.*, p. 41.

4. *Ibid.*, p. 43.

5. Gilbert-Villeneuve, *op. cit.*, p. 63.

6. *Ibid.*, p. 76-78.

7. *Nouveau guide de l'étranger dans Amiens, op. cit.*, "Notice statistique", p. XXIII.

un style néo-classique dont les auteurs vantent les "belles formes", figurent parmi les curiosités soumises à l'attention du touriste : théâtres, comme celui de Nantes, construit en 1810, hôtels de ville, comme le nouvel hôtel de ville de Rouen bâti en 1828, palais de justice, bourses ou encore ponts nouveaux, comme celui de Libourne, édifié entre 1813 et 1821. L'exaltation du progrès concerne les ports et leurs aménagements, dont les améliorations, comme celles qui ont lieu à Cherbourg, sont longuement évoquées¹. Elle transparaît dans la description des campagnes, où, suivant l'exemple d'Arthur Young, appréciation du paysage et des ressources agricoles tendent souvent à se confondre². Imprégnés de l'esprit des Lumières, les auteurs expliquent le fonctionnement des manufactures et des usines, dont ils vantent la modernité des installations. Le faubourg Saint-Sever, où sont installés de nombreux établissements de filature et de coton ainsi que des fabriques de tissus, "mérite d'être visité par les étrangers qui y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité", dit Lecarpentier dans son guide sur Rouen³. Le progrès, c'est enfin les établissements philanthropiques, les établissements de charité ou les prisons, aménagés selon les conceptions les plus modernes. L'hospice des aliénés de Bordeaux "fixe l'attention de tous les voyageurs par la distribution simple, mais agréable, des bâtiments, par la propreté et l'ordre qui y règnent dans toutes les parties"⁴. Jules Morlent explique de son côté à ses lecteurs, dans sa *Promenade maritime du Havre à Rouen*⁵ :

"Si vous avez le désir de connaître la maison centrale de détention la plus digne d'exciter votre intérêt et votre curiosité, visitez Beaulieu à un quart de lieue de Caen; parcourez ses vastes cours, ses dortoirs, ses ateliers, ses vingt-six cellules isolées et vous regretterez qu'il n'y ait pas en France un plus grands nombre d'établissements de ce genre."

Cette curiosité proprement encyclopédique s'exprime tout particulièrement dans la description des ports où, plus qu'en tout autre lieu, le voyageur pourra se livrer au plaisir de la découverte, de l'énumération et du classement. Bien loin de la contemplation romantique, Gilbert-Villeneuve souligne, face à la rade de Brest, la "foule de sensations qu'éprouve l'âme du voyageur face à tout ce que la puissance et l'industrie humaine ont pu créer de plus merveilleux"⁶. Le touriste est invité à parcourir les quais⁷, avec leur fiévreuse activité, à se délecter du "spectacle animé de l'arrivée et du départ des

1. En particulier dans le guide rédigé par A. de Berruyer, *op. cit.*

2. Les *Voyages* d'Arthur Young sont célèbres en France dès leur parution dans notre langue, en 1794, et vont constituer une référence incontournable pour les auteurs de récits de voyage pendant une grande partie du 19^e siècle.

3. C. Lecarpentier, *op. cit.*, p. 7.

4. *Le Guide ou Conducteur de l'étranger à Bordeaux*, *op. cit.*, p. 194.

5. Jules Morlent, *Promenade maritime du Havre à Caen*, Le Havre, Chez l'auteur, 1837, p. 122.

6. Gilbert-Villeneuve, *op. cit.*, p. 65.

7. À ce sujet, les pages consacrées par Alain Corbin dans *Le territoire du vide*, *op. cit.*, p. 213-219.

bateaux à vapeur, du mouvement du port, des grands navires, de la population qui s'agite"¹ et à observer la bigarrure ethnique qui prévaut parmi les marins².

Véritable "leçon de choses de la mer"³, le spectacle du port participe d'une visée didactique qui s'exprime également dans l'intérêt pour les curiosités naturelles : héritant de l'ancien culte des merveilles de la nature, les guides empruntent aussi au genre de la description naturaliste, auquel Buffon a donné ses lettres de noblesse. Visée naturaliste et culte des merveilles se rejoignent dans la description de phénomènes spectaculaires comme le mascaret ou la "barre" remontant le cours de la Seine et provoquant une vague que les auteurs se plaisent à présenter comme gigantesque⁴, ou plus encore la baie du Mont-Saint-Michel, balayée par de redoutables marées⁵ qui contribuent beaucoup à la renommée du site⁶. De même, tous les auteurs signalent les amas de roches chaotiques qu'on trouve sur les berges de la Loire ou de la Seine et qui parfois prennent des formes familières, comme la fameuse "chaise de Gargantua" située près de Duclair, sur les rives de la Seine, ou les accidents de relief que présentent les rivages de la mer, dunes particulièrement élevées, comme celles qu'on trouve sur la côte des Landes⁷, et falaises, en particulier celles du pays de Caux où l'aiguille d'Étretat devient une des figures les plus connues du littoral normand dans les années 1830⁸. À la manière du collectionneur, les guides constituent pour le visiteur un florilège de curiosités issues du règne végétal, comme le chêne millénaire d'Allouville-Bellefosse, en Normandie⁹, ou certaines plantes inhabituelles sous des climats septentrionaux, et de curiosités issues du règne minéral, tel le porphyre à pâte verte qu'on trouve dans la baie d'Audierne¹⁰. Cette curiosité naturaliste guide l'appréhension des rivages, qui forment un terrain d'observation particulièrement riche à l'"amateur d'histoire naturelle"¹¹

1. *Guide de l'étranger à Nantes*, Nantes, Forest, 1838, p. 95.

2. Cet aspect est particulièrement marqué dans toutes les descriptions du port du Havre.

3. Expression employée par Alain Corbin, *op. cit.*, p. 217.

4. Ce phénomène a déjà été abondamment décrit par les voyageurs du XVIII^e siècle.

5. À la description de laquelle se consacre M. Regley, directeur de la maison d'arrêt du Mont Saint-Michel, dans *Le Guide du visiteur du Mont Saint-Michel*, Avranches, 1849. Le premier ouvrage, à notre connaissance, à mettre en évidence les particularités naturelles de cette baie et à en souligner les dangers est celui de G. B. Depping, *op. cit.*, p. 178.

6. M. Regley témoigne de la dimension mythique de ces marées en écrivant (*op. cit.*, avant-propos, p. 1) : "Défiez-vous des histoires écrites sur le Mont Saint-Michel, faites pour effrayer les petits enfants."

7. Signalées, par exemple, par *Le Guide ou Conducteur de l'étranger à Bordeaux*, *op. cit.*, p. 288.

8. Rappelons à cet égard le rôle du journaliste et écrivain Alphonse Karr, dont le roman intitulé *Le chemin le plus court*, qui paraît en 1836, entièrement dédié à la description des rivages d'Étretat, connaît un immense succès.

9. Dont Charles Nodier, Alphonse de Cailleux et le baron Isidore Taylor, dans leurs *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, donnent une illustration dans le second des deux premiers volumes consacrés à l'ancienne Normandie, Paris, Didot, 1820-1825, t. II, planche 230.

10. Cité par le chevalier de Fréminville in *Le Guide du voyageur dans le Finistère, ou description des monuments anciens et modernes qu'il renferme*, Brest, 1844, p. 102.

11. Expression utilisée par l'ouvrage *Pornic et ses bains...*, *op. cit.*, p. 16.

grâce à ses plantes marines, ses mollusques, ses coquillages vivants ou fossiles. Enrichie des apports de la discipline nouvelle que forme la géologie¹, elle explique l'attrait qu'exercent les carrières ou les gorges des rivières, où les couches sédimentaires apparaissent de façon particulièrement visible, ou les grottes ornées de stalagmites et de stalactites², et trouve un sujet de prédilection dans les falaises, véritables coupes géologiques à ciel ouvert³, dont de nombreux guides font la description et analysent la composition⁴. Cette curiosité naturaliste trouve plusieurs points d'accomplissement en des lieux privilégiés où se conjuguent les éléments d'intérêt : tel est le cas notamment de l'aiguille d'Étretat et de la péninsule du Crozon, dont la contemplation provoque un émoi qui ressortit au sentiment du sublime, tel qu'il s'exprimait au 18^e siècle devant les sommets enneigés des Alpes⁵.

L'histoire guide le regard

La presque totalité des guides offre une place privilégiée à l'histoire et placent en introduction un résumé historique du lieu auquel ils se consacrent : inventeurs de l'archéologie médiévale, les antiquaires provinciaux sont prompts à saisir la portée vulgarisatrice des guides touristiques⁶, grâce auxquels se répand la connaissance d'un patrimoine devenu, depuis la Révolution, bien commun de la nation⁷.

Les villes comme les campagnes recèlent de nombreux témoignages d'histoire : les monuments qui les parsèment. Certains appartiennent à l'Antiquité classique, comme les ruines de Lillebonne en Normandie, qui fournissent le but d'une excursion archéologique aux baigneurs de Saint-Valéry-en-Caux⁸, ou le "camp de César" situé près de Dieppe, visité par les estivants de la ville⁹. D'autres se rapportent à une antiquité qui a marqué de son empreinte la péninsule armoricaine et laissé des souvenirs mystérieux : l'antiquité celtique,

1. À laquelle Arcisse de Caumont fournit une importante contribution dans son *Essai sur la topographie géognostique du Calvados*, Caen, Chalopin, 1828.

2. Citons les carrières de Caumont, non loin de Rouen, signalées par C. Lecarpentier dans son *Itinéraire de Rouen*, *op. cit.*, p. 157, dont G. B. Depping, dans son guide intitulé, *Merveilles et beautés de la nature en France*, Paris, Blanchard, 1811, p. 182, parlait déjà.

3. Cet aspect a été signalé par Alain Corbin, *op. cit.*, p. 126.

4. C'est le cas de la *Notice pittoresque et physique sur Saint-Valéry-en-Caux*, *op. cit.*, p. 10-11.

5. Kant voit dans les pyramides de glace des Alpes l'une des figures les plus frappantes du sublime. Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Vrin, 1986, p. 103.

6. C'est le cas en particulier des antiquaires normands. Au-delà, l'intérêt pour l'histoire nationale est constitutif de la naissance du tourisme.

7. À ce propos, l'ouvrage de Dominique Poulot, *Musée, nation, patrimoine, 1789-1815*, Paris, Gallimard, 1995.

8. Louis-Eugène Robert, *op. cit.*, p. 40.

9. Et visité notamment par la duchesse de Berry, comme le relate Pihan Delaforest, *Premier voyage de S. A. R. Madame la duchesse de Berry en Normandie*, Paris, Pihan Delaforest, 1825, p. 156 et suiv.

dont de nombreux vestiges sont cités et décrits par les guides¹. La grande majorité des monuments examinés par les guides relèvent cependant d'un grand Moyen Âge qui commence avec les invasions barbares et finit avec le 16^e siècle. Parmi ces monuments figurent ceux que les guides rangent dans la catégorie des "édifices religieux". Composantes majeures de l'identité urbaine, ils reçoivent un traitement privilégié ; mais aux grands édifices situés dans les villes s'ajoutent de nombreux bâtiments ruraux, notamment des monuments que les événements de la Révolution et de l'Empire ont souvent transformé en ruines : les grandes abbayes dont les restes s'égrènent le long de la vallée de la Seine². À cette catégorie succède celles des "édifices civils". Elle comprend des bâtiments urbains privés ou publics, bâtis le plus souvent durant la Renaissance et dont la perfection artistique est célébrée, comme l'hôtel de Bourgtheroulde ou le palais de justice à Rouen, mais aussi les maisons à pans de bois, nombreuses dans les villes normandes, à Rouen, à Lisieux, à Caudebec, ou dans certaines villes bretonnes comme Carhaix. Elle inclut les débris de fortifications urbaines³, ainsi que des vestiges auxquels les guides accordent un statut particulier et qui reçoivent le qualificatif de "romantiques"⁴: les vestiges de châteaux-forts⁵.

La visite est une entreprise d'antiquaire, selon l'acception prise par le mot à la fin du 18^e siècle, et donne l'occasion aux auteurs d'offrir à leurs lecteurs une leçon d'archéologie qui s'applique à diverses catégories d'édifices. Les vestiges antiques en sont d'abord l'objet : ainsi l'auteur du *Guide à Saintes et aux environs* prend les dimensions de la façade de l'arc de triomphe de la ville et examine la nature de la pierre, remplie de coquilles et de fossiles et sujette à la gelée, avec laquelle il a été construit⁶. Appliquée au passé celtique, la quête archéologique sert de support à une évocation qui prend souvent des teintes dramatiques. La pierre unique qui forme la table supérieure du dolmen de la forêt de Lusuen, près de Quimperlé, a une position inclinée "qui était sans doute intentionnelle pour faciliter l'écoulement du sang des victimes humaines que les druides

1. Citons les oppidums, comme celui des environs de Quimper, les tumulus, comme celui de la forêt de Carnoët, les galeries couvertes, comme celles de Bricquebec, en Normandie, les cromlechs et menhirs, comme ceux de l'île de Sein. Une grande partie de ces monuments est signalée par le *Guide du voyageur dans le Finistère, op. cit.*, du chevalier de Fréminville.

2. Sur dix-neuf abbayes médiévales citées par les guides, quinze se trouvent en Normandie. Outre Jumièges, citons Valmont, peinte par Delacroix, Saint-Georges de Boscherville, Saint-Wandrille, Hambie, la Fontaine-Guérand.

3. Parmi ces objets de curiosité figurent notamment les châteaux de Dieppe, de Caen, de Brest et de Nantes et les vieilles fortifications portuaires du Havre et de La Rochelle.

4. Expression employée notamment par le chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 165, à propos des ruines du château de la Roche-Maurice.

5. Depuis les ruines du château de Lillebonne, dont Bernardin de Saint-Pierre, dans les *Études de la nature*, a fait, le premier, un portrait resté célèbre, jusqu'à celles de Taillebourg, près de Saintes, en passant par la Roche-Maurice, en Bretagne, toutes les régions recèlent de ces châteaux.

6. *Guide du voyageur à Saintes...*, *op. cit.*, p. 93-94. Cette façade est épaisse de trois mètres trente, large de quinze mètres et haute de vingt à partir du niveau de la Charente.

immolaient sur ces autels barbares"¹. Les édifices du Moyen Âge bénéficient aussi de cette curiosité. Reprenant les catégories définies par les antiquaires normands, le chevalier de Fréminville expose ainsi que l'église de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé est "dans un style d'architecture que nous désignons par la dénomination de *Roman primitif*, dont toutes les arcades sont à plein cintre, vousoirs étroits et serrés, et sans aucun ornement de sculpture."²

Au-delà de l'intérêt archéologique, la visite des grands monuments, en particulier des grands cathédrales, permet l'expression d'une passion érudite qui s'apparente à bien des égards au goût de la collection et qui est illustrée, dans le *Nouvel itinéraire de Rouen*, par une description de la cathédrale longue de cinquante-cinq pages, où l'avalanche de détails doit permettre au touriste d'appréhender l'édifice dans sa totalité. Leur statut de chef-d'œuvre suscite une contemplation émue qui provoque chez l'auteur du *Nouveau guide de l'étranger dans Amiens* un véritable égarement des sens : devant la cathédrale d'Amiens, dit-il, "le regard s'étonne, le cœur s'émeut, la raison s'effraie ; l'esprit, dominé par un sentiment d'admiration indicible, concentre toute sa puissance dans une contemplation vertigineuse"³. Cette contemplation se prolonge par une description qui constitue une initiation artistique et architecturale et comprend l'étude de son plan et des dimensions de ses diverses parties⁴, puis des formes et des éléments extérieurs, portails ou sculptures, ainsi que des curiosités situées à l'intérieur, comme par exemple, dans la cathédrale de Rouen, le maître-autel, orné d'un tableau "magnifique" de Philippe de Champaigne, et les tombeaux, en particulier le mausolée des cardinaux d'Amboise situé dans la crypte médiévale.

Objet de mémoire collective et aliment principal du patriotisme urbain, le grand monument religieux est, comme l'édifice civil, témoignage d'histoire. Si les auteurs puisent aux travaux érudits entrepris aux 17^e et 18^e siècles par les congrégations savantes, en particulier les mauristes⁵, et font pour une part un travail d'annaliste, ils utilisent aussi le cadre grandiose de l'édifice pour faire revivre à travers lui les grands événements qui s'y sont déroulés⁶. Ainsi la cathédrale de Rouen vit Henri III, réfugié dans la ville après la journée des barricades, y faire lecture, le 19 juillet 1588, de l'édit d'union, qui commandait à

1. Chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 5.

3. *Nouveau guide de l'étranger dans Amiens*, Amiens, Imprimerie Alfred Caron, 1848, p. 30.

4. Ainsi la nef de la cathédrale Saint-André de Bordeaux est-elle longue de 62 mètres, tandis que sa largeur est de 17 mètres et qu'elle est haute de 27 mètres. Le chœur est large de 13 mètres et haut de 34 mètres. Les bas-côtés qui en font le tour ont 10 mètres de hauteur et 7 mètres de largeur et sont percés de 13 chapelles de même élévation ayant 13 mètres de profondeur et 9 mètres de large. *Le Guide ou Conducteur de l'étranger à Bordeaux*, *op. cit.*, p. 132.

5. Le mauriste rouennais Jean-François Pommeraye publie ainsi *l'Histoire de l'abbaye royale de Saint-Ouen*, Rouen, Lallemand, 1662, et *l'Histoire de l'église cathédrale de Rouen, métropolitaine et primatiale de Normandie*, Rouen, Les imprimeurs ordinaires de l'évêché, 1686.

6. Selon des procédés qui rappellent ceux de la peinture troubadour. François Pupil, *Le style troubadour*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1985.

tous d'exterminer les hérétiques, déclarant exclure du trône "tout prince quelconque, hérétique ou fauteur d'hérésie"¹. Édifices romantiques par excellence, les châteaux et les abbayes en ruines suscitent des commentaires stéréotypés, les débris des premiers rappelant immanquablement les événements tumultueux qui s'y sont déroulés tandis que les seconds évoquent "ces anciennes communautés, si recommandables, dans leur origine, par la piété et l'amour du travail"². Emblématique de ce type de curiosités, l'abbaye de Jumièges, bien connue des élites cultivées de la capitale³, dont le *Nouvel itinéraire de Rouen*, jugeant que ses vestiges "méritent un pieux pèlerinage"⁴, conduit une visite détaillée et conte l'histoire des Énergés, fondateurs de l'abbaye, ou encore Château-Gaillard, assiégé par Philippe-Auguste en 1204⁵.

Les monuments urbains ou ruraux participent ainsi à la construction d'une mémoire des lieux qui s'exprime sous de multiples formes. La péninsule du Cotentin, explique Édouard Frère dans son guide, offre à l'antiquaire "un grand nombre de vieilles églises et d'anciens châteaux en ruines, berceaux pour la plupart des plus anciennes familles d'Angleterre. À chaque pas, le touriste rencontrera d'obscurs villages, d'humbles hameaux dont les noms lui sont cependant familiers, comme patronymiques des plus illustres maisons de France et d'Angleterre, dont les fondateurs quittèrent leurs terres domaniales pour accompagner le Conquérant dans sa périlleuse mission"⁶. Le Morbihan, quant à lui, est "le grand théâtre du sombre et mystérieux druidisme"; le parcourir incite à la "mélancolie méditative" envers "le berceau des sociétés humaines"⁷. Vestiges, noms de lieux, mais aussi paysages, tout évoque le passé aux yeux du touriste⁸.

Les guides joignent à la liste des témoignages d'histoire les lieux marqués par un événement ou par le souvenir qu'y a laissé un personnage célèbre. Cédant au culte dont ces deux figures sont l'objet depuis la Restauration, ils signalent tous la place du Marché-aux-veaux, devenue place de la Pucelle, où fut brûlée Jeanne d'Arc, ainsi que la plaine d'Arques, où eut lieu la bataille qui opposa, en 1589, Henri IV aux Ligueurs et où le roi, répondant à un officier ligueur qui lui demandait où étaient ses forces, eut ce mot : "Vous ne les voyez

1. *Nouvel itinéraire de Rouen....*, op. cit., p. 106.

2. *Nouveau guide de l'étranger dans Amiens*, op. cit., p. 75.

3. De nombreux ouvrages sont publiés sur cette abbaye, rachetée en 1824 par le négociant Casimir Caumont, qui en entreprend le sauvetage, comme celui de C. A. Deshayes, *Histoire de l'abbaye royale de Jumièges*, Rouen, F. Baudry, 1829. Jumièges inspire nombre de littérateurs comme le rouennais d'origine suisse Ulric Guttinguer qui fait paraître le recueil *Jumièges, prose et poésies diverses*, Rouen, N. Périaux, 1839.

4. *Ibid.*, p. 271.

5. Édouard Frère, op. cit., p.

6. *Ibid.*, p. 284.

7. Chevalier de Fréminville, op. cit., p. 1.

8. Il est impossible ici de ne pas songer à l'onomastique proustienne, exprimée dans le célèbre passage de *Du côté de chez Swann*, édit. Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, 1987, p. 380-382.

pas toutes car vous ne comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assiste"¹. De même, les guides inscrivent parmi les curiosités à voir les lieux qui virent passer quelque personnage célèbre: le château de Labrède, "la demeure champêtre du philosophe, de l'homme de génie, de l'écrivain sublime"², où vécut Montesquieu, le château de la Sailleraye, sur les bords de la Loire, habité longtemps par Madame de Sévigné³, les maisons ayant abrité Corneille, Fontenelle, Boïeldieu et Géricault à Rouen, celle où vécut Charlotte Corday à Caen, celles où naquirent Bernardin de Saint-Pierre au Havre et Malherbes à Caen.

Dans ce fourmillement d'anecdotes qui envahit le territoire décrit, la légende se mêle inextricablement à l'histoire. À l'instar des légendes qui entourent la fondation de l'abbaye de Jumièges, le château de Clisson, près de Nantes, a de lointaines origines et a vu se succéder dans ses murs de multiples personnages : "Enfants de la Scandinavie, héros bretons du Moyen Âge, nains, enchanteurs, Arthur, Duguesclin et Clisson ; les ducs de Bretagne, presque tous les rois de France et les grands hommes qui illustrèrent leurs règnes [...]"⁴. La côte des Deux-Amants, non loin de Rouen, sur les rives de la Seine, tient sa dénomination d'une légende racontée au 13^e siècle par Marie de France dans un lai et remise au goût du jour par le littérateur et dramaturge Jean-François Ducis au début du 19^e siècle. À son sommet expira sous le poids de son fardeau un jeune homme ayant répondu au défi lancé par le roi des Pistreïens, qui avait déclaré qu'il ne donnerait sa fille qu'à celui qui parviendrait à la porter, sans se reposer, jusqu'à cet endroit ; désespérée, la jeune fille mourut à son tour⁵.

Histoire et légende se rejoignent à travers ces vestiges d'un genre particulier que sont les populations rurales et maritimes, qui témoignent à leur insu du passé par leur physionomie, leur langage, leur costume et leurs mœurs. Si le plateau de Lesneven, dans le Finistère, abrite une population de naufrageurs, descendants "des tribus celtiques les plus féroces"⁶, les cheveux blonds et les yeux bleus des paludiers de Batz trahissent une origine saxonne⁷. Cette source vivante prend une importance particulière lorsqu'on s'intéresse à une époque qui n'a guère laissé de traces : l'époque celtique. Le département du Finistère possède ainsi une inépuisable supériorité sur les autres départements bretons⁸,

1. Édouard Frère, *op. cit.*, p. 9.

2. *Le Guide ou conducteur de l'étranger à Bordeaux*, *op. cit.*, p. 279.

3. Eugène Hatin, *La Loire et ses bords, guide pittoresque des voyageurs d'Orléans à Nantes et de Nantes à Nevers, par les bateaux à vapeur*, Orléans, Chez Gatineau, 1845, p. 45.

4. *Panorama de la Loire, voyage de Nantes à Angers, sur les bateaux à vapeur*, Nantes, Imprimerie de Mellin et Malassis, 1830, p. 16-17.

5. Épisode raconté par Édouard Frère, *op. cit.*, p. 89.

6. Chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 180.

7. *Le Conducteur de l'étranger à Nantes*, *op. cit.*, p. 117, ainsi que la *Promenade de Nantes à la mer...*, *op. cit.*, p. 70.

8. Chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 3.

"c'est celle de la conservation intacte d'une foule de traditions locales de la plus haute antiquité, et qui sont d'une importance d'autant plus majeure que c'est le seul fil qui nous reste pour nous guider dans le labyrinthe obscur de ces temps reculés où l'histoire n'existait pas encore, et dans lesquels ses fastes n'étaient consacrés que par les récits de vieillards et les chants poétiques des bardes"

Parmi ces traditions recueillies par le chevalier de Fréminville, la langue utilisée localement, "le dialecte celto-breton", constitue un véritable palimpseste et porte de multiples informations à qui sait la déchiffrer, grâce aux noms propres et aux noms de lieu qu'elle a laissés¹. C'est ainsi par exemple que derrière le nom de l'Aber-Benoît se profile celui de Benouhouic, chef breton du Bas-Léon et père du Lancelot du Lac².

Membres de sociétés savantes dont l'essor est considérable, les auteurs s'adonnent à une érudition qui apparaît comme un trait distinctif du mode de vie des élites cultivées, nobles et bourgeoises³. Mais sous la scientificité de certains commentaires, tels ceux que fait le chevalier de Fréminville, perce souvent le mythe et la légende : ce sont les chants poétiques des bardes et les récits des vieillards, c'est-à-dire tout une imagerie exotique consacrée, héritée d'Ossian et de Walter Scott, que l'on retrouve derrière "les traditions locales de la plus haute antiquité"; de même, c'est le souvenir de Lancelot du Lac qui se perpétue dans le nom d'un aber. Privilégiant les personnages édifiants, les postures héroïques et les bons mots, les guides offrent une vision exotique et pour tout dire pittoresque de l'histoire, qui répond au besoin de dépaysement du touriste et fait écho au succès que connaît sous la monarchie censitaire le genre du roman historique⁴.

Le paysage touristique

La quête paysagère qui s'exprime dans les publications touristiques porte en elle les mutations qui touchent la notion de paysage au cours du 18^e siècle⁵; elle se confond pour une part avec le terme polysémique de "pittoresque"⁶, qui recouvre à la fois, sous la plume des auteurs, un mode d'appréciation et un type

1. Cette conception de la langue dérive des travaux menés à partir du Directoire et jusqu'à la fin de l'Empire dans le cadre de la statistique d'État, en particulier des enquêtes philologiques de 1808 et de 1812, mais aussi des travaux des travaux de l'Académie celtique.

2. Chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 190.

3. À ce propos, les études de Jean-Pierre Chaline, *Les bourgeois de Rouen...*, *op. cit.*, p. 232-247, d'Alain Guillemin, "Aristocrates et diplômés. La lutte pour le pouvoir local dans le département de la Manche (1830-1875)", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 42, avril 1982, p. 33-60, ou de Claude-Isabelle BreLOT, *op. cit.*, t. II, p. 797-882.

4. Martyn Lyons, "The Audience for Romanticism : Walter Scott in France : 1815-1855", in *European History Quarterly*, January, 1984, p. 21-46.

5. Alain Roger, dans son article "Le paysage occidental. Rétrospective et prospective", *loc. cit.*, souligne qu'il se produit une réinvention du sublime par les peintres pendant la seconde moitié du siècle à travers les catégories nouvelles de la montagne et de la mer.

6. L'Anglais William Gilpin, *op. cit.*, joue un rôle essentiel dans la définition de ce terme.

de curiosités. Indissociable des illustrations qui ornent beaucoup d'ouvrages et ponctuent de haltes visuelles le parcours touristique qu'ils effectuent, cette quête est liée à la pratique du dessin, à laquelle beaucoup de guides, signalant au lecteur les sites intéressants, se proposent de répondre.

Malgré le grand nombre et la diversité des régions explorées, les guides mettent en évidence, dans les campagnes, un paysage archétypique qui constitue un véritable leitmotiv et s'applique aux sites les plus divers : le paysage de montagne de la Suisse et de l'Italie, suggéré notamment par les gorges des rivières, avec leurs parois formées de roche à nu et leurs eaux murmurantes, et dont l'image se rappelle et s'impose sans cesse. Même le paisible pays de Caux, dans les environs de Saint-Valéry-en-Caux, revêt cette apparence¹ :

"Une luxuriante végétation étreint les métairies de trois ou quatre gorges qui rappellent les Vosges ou la Suisse ; hêtres, chênes, ormes, surplombent des chemins tortueux, profondément ravinés, des cavés comme on les appelle dans le pays, tapissés de fougères et de lierre grim pant."

La Bretagne présente aussi de tels paysages, dont le caractère sauvage et tourmentée leur valent le qualificatif de romantiques. Le district de Carhaix forme ainsi "la partie la plus montagneuse, la plus boisée, la plus inculte, mais aussi la plus romantique du Finistère"; pour le chevalier de Fréminville, "la beauté et la variété des sites qu'elle présente est pour le moins digne d'occuper les crayons de l'artiste que les points de vue qu'il va chercher si loin en Suisse et en Italie"².

À ce modèle dominant d'un paysage associant fraîcheur, verdure et accidents de relief, celui de la moyenne montagne, s'en ajoutent cependant d'autres, plus paisibles. Les rives de la Seine sont, de ce point de vue, particulièrement prisés. C. Lecarpentier, dans son guide sur Rouen, en offre un exemple³ :

"Une belle pelouse se prolonge le long des bords du fleuve, tandis que la droite présente une suite d'îles charmantes qui se succèdent et présentent la verdure la plus agréable, mêlée d'habitations et de fabriques qui varient sans cesse ce tableau vivant en offrant tantôt de belles prairies où paissent tranquillement de nombreux troupeaux, tantôt des plantations d'arbres de toute espèce."

Les rivages sont également l'objet de ces recherches. Héritiers des peintres du siècle précédent⁴, les guides balisent les sites où la mer offre le spectacle de son infinité, tableau "sublime" auquel le visiteur doit se confronter⁵. Reprenant

1. Louis-Eugène Robert, *op. cit.*, p. 8-9.

2. Chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 231.

3. C. Lecarpentier, *op. cit.*, p. 138.

4. Joseph Vernet, Jean Pillement, Charles Louthembourg en particulier.

5. De cette notion, Edmund Burke fait la théorie en 1757 avec *A Philosophical Inquiry into the Origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful*.

la posture adoptée par Jacques Cambry en 1794 et 1795¹, le chevalier de Fréminville célèbre avec des mots presque semblables la vue qu'on découvre depuis le cap Saint-Mathieu² :

"Du cap Saint-Mathieu, un spectacle immense, imposant et sublime déploie sa majesté terrible aux yeux de l'observateur. De ce point extrême du globe, ses regards plongent dans l'immensité de l'océan lointain, dont le vaste horizon limite seul la perspective."

De ces sites sublimes, la Normandie n'est pas exempte, avec l'aiguille d'Étretat, les phares du cap d'Ailly, près de Dieppe, et la baie du Mont Saint-Michel. À cette contemplation s'associe l'image de la tempête, qu'évoque à l'oreille du visiteur la "voix" de l'océan. Elle se confond dans le pays de Caux avec le bruit déchirant, répété en échos par la falaise, des galets brassés par la lame, qui vient "remplir l'âme d'une religieuse émotion"³. Elle trouve un aboutissement dans le spectacle du soleil qui se couche sur l'horizon, devant lequel "il est impossible de ne pas se sentir ému et de ne pas être irrésistiblement porté à admirer, dans une de ses plus belles œuvres, la puissance du créateur"⁴. Au paysage sublime qui met le spectateur face à un horizon sans bornes s'oppose la vue pittoresque qui offre une variété qui résulte en particulier des éléments mobiles qui traversent le tableau. À Dieppe, "l'imposant spectacle" de la mer "est merveilleusement accidenté par de charmants tableaux d'un genre pittoresque. Voyez plutôt ces petites barques qui semblent se jouer à la surface des flots. Comme elles voguent gracieusement ! Leur voile, toute éployée, s'étend et brille aux rayons du soleil comme les ailes gazeuses d'un élégant papillon."⁵ Idéales sont les régions qui combinent les deux types d'intérêt. La péninsule de Crozon offre "des points de vue aussi pittoresques que sublimes, dignes d'inspirer de riches compositions aux artistes et de remplir de dessins du plus grand effet l'album du peintre-voyageur".⁶

Comme dans les marines que les peintres livrent en grand nombre, à cette époque, aux amateurs privés⁷, les populations des campagnes et des rivages sont associées à cette quête paysagère. C'est d'abord par leurs costumes qu'ils se fondent dans le tableau pittoresque. Parmi les plus célèbres figurent ceux portés par les habitants du faubourg du Pollet à Dieppe, dont l'auteur du *Guide à Dieppe*

1. Jacques Cambry, *Voyage dans le Finistère, ou état de ce département en 1794 et 1795*, Paris, Librairie du cercle social, an VII. Cette publication fait suite au *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*, publié par le même auteur en l'an III. Cet aspect du sublime marin est développé par Alain Corbin, *op. cit.*, p. 141-158.

2. Chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 174.

3. Louis-Eugène Robert, *op. cit.*, p. 6.

4. Auguste Guilmin, *op. cit.*, p. 11.

5. M. Chauvet, *Le Guide à Dieppe et dans les environs*, Dieppe, Corsange, 1838, p. 57.

6. *Ibid.*, p. 115.

7. Et non, comme les scènes de bataille ou les vues de ports peintes notamment par Vernet, à l'État ou aux organismes officiels. De ces peintres de marine, un des plus célèbres représentants est Eugène Isabey.

et aux environs fait un portrait¹ qui paraphrase nombre de descriptions antérieures et dessine, comme ces dernières, une tenue de fête qui a été abandonnée à la fin du 18e siècle² :

"Ils portent, par-dessus leurs culottes, une large cotte ou cotillon plissé, en toiles à voiles, qui descend jusqu'aux genoux. Leur veste est une espèce de camisole à grands manches, en gros drap bleu pluché, taillé carrément, avec deux rangs de grands boutons en corne noire. Pour coiffure, un gros bonnet de laine bleue ou rouge, et pour chaussures d'énormes bottes qui leur montent jusqu'aux haut des cuisses."

La physionomie du paysan des environs de Lesneven, en Bretagne, révèle une férocité ancestrale : "Regard sombre et farouche, longs cheveux en désordre, à peine couverts au sommet de la tête par un petit bonnet plat de couleur bleue, jambes nues, mains constamment armée du "pen baz", avec lequel il assomme ses victimes."³ Le pittoresque dérive aussi des coiffes paysannes, popularisées par les recueils de costumes qui paraissent à partir de la Restauration⁴, comme celles portées aux environs de Bayeux ou la célèbre coiffe cauchoise⁵. Il naît des occupations de ces populations, en particulier de celles des habitants des rivages, qui participent au dépaysement recherché par le touriste et constituent un important élément d'attraction vers le littoral⁶ :

"Mais examinez un peu ces Saint-Valéricaises, écrit le docteur Louis-Eugène Robert, courir au milieu des galets comme sur un tapis d'Aubusson, tout en brisant à belles dents un morceau de pain assaisonné de vigneaux [...] : que de bonheur, de gaieté et d'indépendance empreints sur leur figure, et souvent que de beauté et de fraîcheur sous leur grotesque accoutrement."

Le dépaysement est accentué par le langage des populations ; aux Sables-d'Olonne, celui des hommes se révèle "âpre, mais plein d'images", alors que "les femmes ont un choix extraordinaire d'expressions tendres et familières, qu'elles prodiguent sur un ton sentimental qui leur est particulier"⁷.

Les villes ne sont pas absentes du paysage touristique en raison des vues générales dont les auteurs, postés sur un lieu surélevé – colline ou clocher –, décrivent le spectacle, traduisant ainsi sous une forme écrite le sujet de nombreuses illustrations depuis les "veues" et "perspectives" d'Israël Sylvestre gravées par Pérelle au 17e siècle jusqu'aux multiples planches gravées ou

1. *Guide à Dieppe...*, *op. cit.*, p. 66.

2. Marguerite Bruneau, *Histoire du costume populaire en Normandie*, Caen, Cercle d'études et d'action normandes, 1983, p. 102. Outre le peintre Vernet avec la *Vue du port de Dieppe*, un des premiers auteurs ayant décrit le costume polletais est Charles Desmarquets, dans ses *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et à celle de la navigation française*, Paris, Desanges, 1785.

3. Chevalier de Fréminville, *op. cit.*, p. 208.

4. Comme le recueil intitulé *Costumes des femmes du pays de Caux et de plusieurs autres parties de l'ancienne province de Normandie*, Paris, Chez l'éditeur, 1827, orné de gravures dessinées par Benoît Pécheux, qui figuraient précédemment dans un recueil publié en 1814, ainsi que d'autres dessinées par Louis-Marie Lanté.

5. Décrites toutes deux par Édouard Frère, *op. cit.*, p. 205 et p. 350.

6. Louis-Eugène Robert, *op. cit.*, p. 6-7.

7. *Notice sur la ville des Sables d'Olonne*, *op. cit.*, p. 33.

lithographiées qui sont éditées, seules ou sous forme de recueils, dans la première moitié du 19^e siècle. Certains de ces points de vue, comme celui qu'on obtient sur la capitale normande depuis le Mont Sainte-Catherine, deviennent célèbres, notamment auprès des Anglais qui sont nombreux à emprunter la "grand-rue" que forme la Seine jusqu'à Paris¹. La vue générale se distingue nettement de la visite, où le monument urbain, symbole d'urbanité, chef-d'œuvre artistique et témoignage d'histoire, est l'objet d'un consensus que consacre sa présence parmi les curiosités touristiques. Tel n'est pas toujours le cas, on l'a vu, du décor urbain qui l'entoure. L'appréhension picturale qui préside ici aux choix des curiosités tend cependant à mettre en valeur les maisons anciennes, considérées, à la manière des recueils archéologiques anglais, comme des "spécimens", dignes de voir leurs façades conservées par le dessin. Avec un paysage urbain de nature historique naît un nouvel espace muséographique, où les monuments viennent s'enchasser parmi les maisons anciennes, comme à Lisieux : "La grande rue offre des spécimens d'architecture domestique, façades en bois avec pignons, qui doivent exercer le crayon de l'artiste"².

Héritage du jardin pittoresque³, l'environnement agreste tient une place plus grande dans l'appréhension des vestiges dispersés à travers les campagnes. Le mariage de la nature et de l'histoire qui sous-tend la notion de site⁴ trouve une expression particulièrement forte dans un type de curiosité célébré, après Bernardin de Saint-Pierre⁵, par les guides : la ruine médiévale. Thèmes d'élection de l'illustration pittoresque, châteaux et abbayes en ruines forment par excellence des motifs "dignes d'occuper le pinceau de l'artiste curieux de retracer d'anciens monuments"⁶. Leur contemplation suscite un épanchement sentimental où le visiteur participe à la métamorphose de ces pierres, édifiée par la vanité des hommes, en symboles de paix. La nature reprend ses droits pour effacer les épisodes tragiques dont elles portent la trace et pour les plonger dans l'oubli : "Le silence étend son voile obscur sur celui des siècles précédents [...] , l'œil ne se repose plus que sur des débris de murailles dont les arbres ainsi que la mousse et le lierre se disputent la possession"⁷. La ruine ne forme cependant qu'un élément d'un paysage où résonne le souvenir de multiples événements et

1. On en trouve trace dans les récits de voyage des voyageurs anglais à cette époque et dans les guides comme l'*Englismen's Vade Mecum at Paris*, Paris, J. Smith, 1814.

2. Édouard Frère, *op. cit.*, p. 270.

3. Qu'on pense ici au succès rencontré par le poème de Jacques Delille, *Les Jardins, ou l'Art d'embellir les paysages*, Paris, Didot l'aîné, 1782.

4. Nous nous appuyons ici sur l'analyse développée par Ségolène Le Men dans sa thèse, *op. cit.*, qui définit (p. 79) le site comme "un lieu pittoresque, signalé par un monument, grâce auquel le spectateur embrasse brusquement la poésie de l'espace jumelé à l'histoire".

5. Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la Nature*, édition Didot frères, Paris, 1853, p. 414-417.

6. C. Lecarpentier, *op. cit.*, p. 159, à propos de l'abbaye de Jumièges.

7. *Ibid.*, p. 201.

qui devient tout entier, sous la plume des auteurs, objet patrimonial. Ainsi se présente le paysage qui se déploie depuis les ruines de Château-Gaillard, site remarquable qui offre à la fois une vue monumentale de l'édifice et une vue panoramique sur la campagne environnante¹, et dont Édouard Frère fait une description² qui fait écho aux stances romantiques que produisent nombre d'auteurs de l'époque³ :

"Du sein de ces nobles ruines, le voyageur ne peut sans émotion contempler l'immense paysage qui se déroule sous ses yeux, le beau fleuve qui baigne le pied de la citadelle, enlaçant toute une péninsule et réfléchissant dans ses eaux transparentes les côteaux couverts de vignes et de moissons, les arbres, les clochers, les chaumières; mais bientôt de sombres souvenirs viennent attrister ce magique spectacle, en reportant ses regards sur ces tours antiques et solitaires qui virent couler tant de larmes, et dont les murs semblent retracer mille scènes d'héroïsme, de désespoir et de rage; il voit passer tour à tour les ombres de ces malheureux qui succombèrent pendant le siège à jamais mémorable de 1203, celle du fier soldat, héros de la troisième croisade, du vainqueur de Bouvines, de Marguerite et de Blanche de Bourgogne, de David Bruce, de Charles le Mauvais, roi de Navarre, et bien d'autres encore."

Friands de "fabriques" permettant d'animer le paysage, les auteurs de guides n'en écartent nullement les établissements industriels, dont le spectacle "vivifiant" est apprécié, comme dans la vallée de Deville, près de Rouen, où "l'œil se promène à l'aise"⁴ :

"Des usines, une immense quantité d'habitations, de longues files de bâtiments destinés aux nombreuses filatures, le bruit des moulins à papier, de ceux à broyer les bois de teinture et à blé, entretiennent en ces lieux un mouvement qui les anime et les vivifie".

Outre le mouvement, les contrastes de couleurs sont recherchés. Ceux que fournissent les costumes des promeneurs qui arpentent le Grand-Cour de la capitale normande ravissent le peintre Lecarpentier⁵ :

"Une société brillante s'y réunit en foule et y procure le plus agréable coup-d'œil par la variété des modes et des couleurs qui, vues sur la terrasse et la pelouse du haut des cours, ressemblent à un parterre émaillé de fleurs."

Tout objet est ainsi susceptible de fournir un motif, pour peu qu'on sache regarder, c'est-à-dire trouver le poste d'observation ou le point de vue adéquat, mais aussi ordonner le spectacle par l'œil, la plume ou le crayon afin de composer un tableau. Cette visée s'exprime à partir de quelques lieux célèbres, qui forment autant de promontoires que les guides balisent et font connaître, mais aussi au cours de pérégrinations, comme celles qu'on accomplit sur un bateau à vapeur, où le touriste doit, sur injonction des guides, fixer le paysage à

1. Aspect souligné par Ségolène Le Men, *op. cit.*, p. 109.

2. Édouard Frère, *op. cit.*, p. 90.

3. Comme le poète rouennais Ulric Guttinguer, dont l'œuvre est étudiée par Jean-Pierre Ribaut, *Ulric Guttinguer (1787-1866), poète romantique*, thèse d'État, Lille, Presses universitaires de Lille III, 1978, ou encore, originaire de Normandie également, Édouard d'Anglemont, qui publie des *Légendes françaises*, Paris, L. Dureuil, 1829, puis des *Nouvelles légendes françaises*, Paris, Mame-Delauney, 1833.

4. C. Lecarpentier, *op. cit.*, p. 167.

5. *Ibid.*, p. 144-145.

intervalles réguliers afin d'en établir les lignes et de procéder au cadrage nécessaire à la formation du tableau¹. Exercice conquérant, où l'on s'affirme d'un coup propriétaire du monde, la vue conduit au déploiement du regard et trouve un accomplissement dans le panorama², que les guides appliquent au paysage et qui donne la possibilité d'en saisir la plus grande étendue. L'embrassement recherché se réalise notamment, comme dans le spectacle de panorama, dans le coup d'œil circulaire, qui permet le glissement ininterrompu du regard. C'est ce qui s'offre au touriste lorsqu'il quitte Nantes par le bateau à vapeur³ :

"La rive s'éloigne, le tableau s'agrandit, la ville se déploie dans un cercle immense, à gauche s'enfuit la belle ligne des quais et le Bouffai, ancienne demeure des ducs de Bretagne. Des clochers épars sur la masse des bâtiments élèvent leurs flèches aiguës. Le cours, le château, la cathédrale placée au premier plan dominant ce magnifique ensemble."

Par l'embrassement qu'elle permet d'obtenir, la vue autorise une perception complète du lieu auquel elle s'applique. Elle entraîne la pleine satisfaction de la curiosité du touriste, qui d'un seul coup d'œil peut identifier tous les éléments qui en font l'intérêt touristique. Un aperçu de toutes les curiosités de la ville s'offre ainsi du haut de la tour du Bouffai, à Nantes : "Ruines, antiquités, brillantes usines, maisons pressées, le panorama de la tour du Bouffai embrasse tout et réveille à la fois mille idées dans l'âme du spectateur"⁴. Plus encore, la vue permet de saisir et de comprendre la complexe machinerie sociale qui sous-tend le paysage. En arrivant à Amiens, "on voit surgir devant soit une grande ville, un centre fécond d'intelligence, de commerce et d'activité [...] L'œil découvre dès l'abord les mœurs et la vie de la population tout entière". En haut, il voit "la richesse heureuse et l'aisance tranquille". Au milieu, "avec ses dévorantes préoccupations, ses mouvements tumultueux: le commerce". Enfin, voilà" au bord du fleuve, au bas de la pente, comme la base solide de l'édifice : l'industrie, avec ses rouages infinis, esprit et matière, hommes et choses, formant une immense machine"⁵.

Appropriation symbolique d'un monde réduit au statut de paysage, la vue ponctue la description touristique et impose sa norme au touriste. En même temps qu'elle commande les attitudes de celui qui s'y livre, elle fige le paysage contemplé: dans la tension entre tableau et cliché qui traverse ce mode de

1. Ces postes d'observations ont souvent été établis par des peintres, comme le point de vue situé sur le quai de la ville de Caudebec en Normandie, découvert par le peintre Joseph Vernet et signalé par de nombreux auteurs de descriptions, comme le rouennais Noël de la Morinière dans son *Second Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, Rouen, Imprimerie des Arts, 1795, p. 139. La Seine y décrit une ellipse parallèle au-dessus et au-dessous du point où l'observateur est situé.

2. Ce spectacle d'optique, qui consiste en un tableau circulaire déroulé sur les murs d'une rotonde dont le spectateur occupe le centre, connaît un grand succès à partir des années 1800.

3. *Panorama de la Loire...*, *op. cit.*, p. 17.

4. *Le Conducteur de l'étranger à Nantes*, *op. cit.*, p. 41.

5. *Nouveau guide de l'étranger dans Amiens*, *op. cit.*, p. 9-10.

contemplation¹, elle fait nettement pencher les pratiques touristiques vers le second terme de l'opposition. L'auteur du *Panorama de la Loire, voyage de Nantes à Angers sur les bateaux à vapeur* peut alors s'écrier à propos du tableau formé par la ville de Nantes : "Cela ferait, ma parole, un merveilleux panorama, que n'est-il parmi nous un Bouton, un Daguerre!"². L'industrie de la carte postale sera l'un des principaux héritiers de cet impératif paysager.

Les guides touristiques régionaux de la monarchie censitaire offrent un contenu qui n'a pas encore rompu avec la visée savante de ses rédacteurs : un contenu qui n'a pas le caractère normalisé des publications ultérieures, mais qui en présente les prodromes. En eux se révèle une tension entre le goût de la modernité et le goût du passé : à côté des monuments historiques figurent souvent en bonne place les réalisations urbanistiques récentes, les aménagements portuaires, les institutions charitables ou les usines. Ils témoignent des choix qu'opèrent au fil du temps les auteurs, privilégiant les marques du passé et des paysages d'où sont désormais exclus les signes de la modernité. Séparant le bon grain de l'ivraie, les guides tracent les contours de la catégorie du "remarquable" touristique, celle qui réunit les objets jugés dignes d'admiration, et participent à la constitution, au cours du siècle, d'un nouveau conformisme culturel. Conséquence, sans doute, d'une volonté de dépaysement inséparable de la naissance d'une civilisation urbaine, ils contribuent à cantonner la pratique touristique dans une récapitulation passéiste où le voyage dans l'espace se confond avec un voyage dans le temps, assimilation qui renvoie à l'opposition entre la province et Paris, d'où sont supposés venir la plupart des destinataires des guides.

En mettant en valeur une série de lieux et d'objets, et en livrant les codes permettant de les apprécier, les guides dessinent une France qui est celle des types et des sites³. Le type, c'est celui des *Français peints par eux-mêmes*⁴ : des personnages dont les costumes exotiques ou les occupations confortent la distance sociale les séparant des touristes et qui incarnent une France éternelle dont l'intangibilité rassure le nanti, confronté au sentiment de brouillage des identités et des appartenances⁵. Notion centrale dans la pratique touristique, le site recouvre à la fois le mode de perception et l'objet perçu ; il se confond pour une part avec le concept de monument, qui s'applique à de nombreux objets,

1. Opposition soulignée par Pierre Bourdieu, *Un art moyen*, Paris Éditions de Minuit, 1967, ainsi que par Ségolène Le Men, *op. cit.*, p. 112.

2. *Panorama de la Loire...*, *op. cit.*, p. 17.

3. Ces remarques sont proches de celles formulées par Ségolène Le Men, *op. cit.*, p. 29-30 notamment.

4. *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, L. Curmer, 1841-1842, 8 vol.

5. Alain Corbin, "Le 19e siècle ou la nécessité de l'assemblage", in A. Corbin et alii, *L'invention du 19e siècle. Le 19e par lui-même (littérature, histoire, société)*, Paris, Klincksieck-Presses de la Sorbonne nouvelle, 1999, p. 153-159.

relevant surtout de la nature et de l'histoire, dans lesquels s'investit la mémoire collective¹. Emblématiques sont alors les lieux et les sites réunissant plusieurs de ces intérêts, tels le Mont Saint-Michel : ils fournissent les points de repères à partir desquels se construit la représentation contemporaine de la France².

1. À ce propos, voir les idées développées par Dominique Poulot, *op. cit.*, chapitre premier, "la politique de la postérité", p. 39-56.

2. À ce propos, lire Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Le Seuil, 1999, en particulier p. 131-155.